

## Colette Soler

### Pré-texte 1 Avènement du réel

Je profite de ce premier pré-texte que m'ont demandé les deux responsables du Rendez-vous 2018 à Barcelone pour réfléchir à la problématique du thème que nous avons choisi.

Le mot « avènement » désigne un moment d'émergence, un moment d'apparition de quelque chose d'inédit, qui peut être prévu, avènement au trône de Louis XIV ou avènement d'un nouveau régime politique, qui peut aussi être simplement attendu, comme dans l'usage messianique, avènement du sauveur ou de la fin des temps, mais qui peut aussi advenir en surprise. N'est-ce pas, par exemple, le cas de l'avènement du freudisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ? La nuance là est intéressante : on ne parlerait pas de l'avènement de Freud, mais du freudisme, oui, et il n'était guère prévu et encore moins attendu.

Alors avènement de réel ? L'idée commune, même celle reçue de la transmission lacanienne, ce n'est pas que le réel puisse advenir. Plutôt serait-il pensé comme l'impossible à éviter pour les parlants pétris d'imaginaire et de symbolique. Cette définition, impossible à éviter, la plus large qui soit, divise déjà le réel en deux parts. D'un côté, le réel qui ne doit rien au symbolique, un tsunami, tout autant que la *sex ratio* dont Lacan a fait si grand cas, sont de ce genre, disons globalement le réel de la nature ou de la vie. Mais l'impossible à éviter ne s'y réduit pas car de l'autre côté, il y a aussi le destin – c'est le mot dans notre civilisation pour l'impossible à éviter – que nous fait le langage.

Depuis toujours on l'a décliné en termes de mal-heur, d'impuissance et d'impossibilité, et on l'a imputé aux dieux et au péché. Lacan, lui, y a reconnu l'effet de la structure de langage sur le vivant, ce que j'ai appelé les « négativités » de la structure. Mais c'est oublier que les béances introduites par le langage dans le parlant sont grosses de tout autre chose que de cette malédiction : de toutes les possibilités d'invention et de création que l'on a

longtemps subsumées sous le terme de « sublimation » et dont l'humanité se fait une gloire. Dès « La question préliminaire », Lacan ne disait-il pas d'ailleurs que « la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole <sup>1</sup> » ?

Or quand il emploie l'expression « avènement du réel » – il ne dit pas de réel, ni de réels – dans *Télévision* et dans « La troisième », il parle dans les deux cas des effets de la science. Alunissage d'un côté, et de l'autre production de nouveaux plus-de-jouir dans le capitalisme que la science conditionne. On est bien dans la problématique de la fécondité humaine, de sa capacité à faire advenir du nouveau, à changer conjointement à la fois son être et son entourage. Certes, on n'en est plus aujourd'hui à être si sûrs que cette capacité soit synonyme de progrès, comme ce fut le cas avec l'enthousiasme des lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle, et aussi avec l'attente de « l'homme nouveau » au XIX<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui, l'histoire a montré la face sombre et sans lois de cette fécondité. Lacan, toujours à l'heure, touche là indubitablement à ses effets... bio-politiques pour le collectif, au-delà des effets proprement individuels que la psychanalyse traite. Déjà d'ailleurs la fin du *Séminaire XI* questionnait : qu'en sera-t-il quand tout le livre de la science sera mangé ? L'ultime chapitre n'est sans doute pas encore écrit, mais nous ne pourrions faire moins que d'en reprendre la question à Barcelone.

Ce ne sera qu'un aspect de notre thème, car nous aurons à nous demander aussi comment advient, pour chacun, ce réel que nous fait l'inconscient, longtemps nommé destin. Parlera-t-on d'un avènement du destin, sous sa face la plus sombre de malédiction ? C'est la question. Les deux termes paraissent se contredire, puisque l'avènement est événement, tandis que le destin se commente d'un « c'était écrit ». Et de fait, il s'expérimente comme subi, pour l'essentiel comme répétition et symptôme, deux notions freudiennes, où Lacan lit les deux effets majeurs de l'inconscient-langage, à savoir l'inexorable rencontre manquée et la fixation inamovible de la jouissance et de ces conditions.

Avènement de la répétition, alors ? Oui, puisque la répétition est moins *automaton* que *tuchè*. Il faut la rencontre accidentelle au gré des épisodes de la vie pour que la loi de la rencontre manquée advienne comme nécessaire, comme ce qui ne cesse pas. Advienne par ce qui la motive, l'insistance des signifiants de l'inconscient. J'ai rappelé le texte de 1955, disant que la fonction d'irréalisation du symbole n'est pas tout, mais j'ai laissé en suspens la suite de la phrase, qui énonçait, parlant du symbole : « Pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente comme il est commun, sous forme de chaîne brisée. » Et Lacan n'en voulait pour preuve rien de moins que les mots de l'amour à l'approche de la chose

partenaire. *Télévision* dira, près de vingt ans plus tard, « bon heur », « le sujet est heureux, c'est sa définition » ironique. Il est toujours à l'heure, sans e, de la répétition. C'est qu'entre-temps Lacan a produit l'inconscient comme savoir, fait de signifiants jouis dont l'insistance dans l'approche de l'Autre est bien un avènement de réel, celui du « y a pas de rapport sexuel ».

Quant à l'avènement de réel dans le symptôme, on le voit à l'état naissant avec la phobie, ce premier signifiant qui s'excepte des signifiants de la demande venus de l'Autre. Le cheval, signifiant de Hans, n'est pas un objet, Lacan l'aura-t-il assez martelé, mais il n'est pas non plus une offre de l'Autre, il est proprement un avènement, une invention, la revoilà l'invention, d'un signifiant qui « incarne » la jouissance du « pénis traumatique <sup>2</sup> ». Il assure une première coalescence de la jouissance et du signifiant. Et Lacan de dire que Freud a inventé l'inconscient, l'inconscient qu'il déchiffre en signifiants, à partir de la découverte que certains êtres font de leur propre érection, à partir donc de ce premier jouir traumatique que la phobie élève au signifiant en usant de quelques éléments imaginaires de la perception. C'est très exactement l'avènement du chiffrage de la jouissance, car les phobies infantiles disparaissent, mais le chiffrage, soit la substitution, continue de rêve à lapsus, dans lesdites formations de l'inconscient.

Restent les *fixions* de jouissance du symptôme, moins éphémères, elles, où le chiffre advient comme lettre, seule à être identique à elle-même, soit hors chaîne et insubstituable, exception donc. Leur avènement est sans loi, contingent, s'exceptant des programmes du discours de l'Autre, et c'est, si on en croit Lacan, ce que LOM, qu'il écrit en trois lettres et qui se fabrique entre symbolique et imaginaire, a de plus réel.

Dans tous les cas, le réel qui advient, que ce soit pour le collectif ou pour chacun, est un produit de cette étrange capacité de LOM à faire langage de tout, des mystères d'une nature qui le dépasse et que la science cherche à maîtriser, autant que de la chose jouissance qui l'étreint dans le particulier des cas et qui est justement le moteur des langues en constante évolution. Le psychanalyste s'en sert, mais à quelle fin ?

---

1. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 535.

2. ↑ J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.